



HAL
open science

Shlomith Rimmon-Kenan, "Quand le modèle néglige le médium. Réflexions sur la linguistique, le langage et la crise de la narratologie", traduit de l'anglais (Israël) et présenté par Sylvie Patron

Sylvie Patron, Shlomith Rimmon-Kenan

► **To cite this version:**

Sylvie Patron, Shlomith Rimmon-Kenan. Shlomith Rimmon-Kenan, "Quand le modèle néglige le médium. Réflexions sur la linguistique, le langage et la crise de la narratologie", traduit de l'anglais (Israël) et présenté par Sylvie Patron. 2014, Textuel (nouvelle formule, Paris, Hermann), n° 1, décembre 2014, pp. 181-205. hal-01241584

HAL Id: hal-01241584

<https://hal.science/hal-01241584>

Submitted on 11 Dec 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Linguistique et littérature : dissiper les idées reçues

SYLVIE PATRON,
Université Paris Diderot

Dans cette série, Sylvie Patron se propose de revenir sur quelques idées reçues concernant les relations entre linguistique et littérature, par le biais de traductions d'articles publiés dans des revues anglo-saxonnes (ou dans des ouvrages collectifs).

IDÉE REÇUE (I) : « LA NARRATOLOGIE STRUCTURALISTE,
UNE APPROCHE LINGUISTIQUE DU RÉCIT »

L'article qu'on va lire, intitulé en anglais « How the Model Neglects the Medium : Linguistics, Language, and the Crisis of Narratology », a été publié dans un numéro spécial de *The Journal of Narrative Technique* (voir Rimmon-Kenan, 1989¹). Il reprend le texte d'une conférence donnée lors du troisième congrès de l'International Society for Narrative Studies, à Columbus, Ohio, en 1988. Dans cet article, Shlomith Rimmon-Kenan avance une thèse forte sur les liens (ou plutôt l'absence de liens) entre le structuralisme, la linguistique et la narratologie : « [...] la même école qui a fait porter tout l'accent sur l'aspect linguistique de la poésie a presque totalement ignoré cet aspect dans son analyse du récit » ; « [...] la linguistique, qui a été en

1. Pour les références complètes des ouvrages et articles cités, voir la bibliographie générale disposée à la suite de l'article de Shlomith Rimmon-Kenan.

effet la discipline maîtresse pour la narratologie, a été principalement appliquée aux aspects non verbaux du récit [...]».

Le contexte aujourd'hui a bien changé. Depuis la fin des années 1990 et surtout les années 2000, non en France, mais dans les pays anglophones, germanophones, nordiques, ainsi qu'en Israël, la narratologie a connu une véritable explosion de recherches, qui justifie qu'on parle de « narratologies » (voir Herman, 1999, Nünning, 2000, Pier et Berthelot, 2010) ou de « narratologie(s) postclassique(s) » (voir Herman, 1999, Rimmon-Kenan, 2002, Fludernik, 2005, Prince, 2006, 2008, Alber et Fludernik, 2010). Cependant, on peut constater que, dans leur grande majorité, les narratologues postclassiques campent toujours sur la même position : narratologie classique = structuralisme = approche linguistique du récit (cette position s'exprimant souvent par le biais de l'invitation à aller chercher dans d'autres disciplines des sources d'inspiration plus fécondes). L'article de Rimmon-Kenan est néanmoins cité, pour sa thèse principale et plus fréquemment pour d'autres développements, dans les travaux de Marie-Laure Ryan (1991, 2004, 2005), David Herman (2005) ou encore Dan Shen (2001, 2005).

AU-DELÀ DES IDÉES REÇUES

Ce que l'anthropologie structurale, la poétique structurale, la narratologie, la sémiologie, la psychanalyse, etc. appellent linguistique est largement non reconnaissable pour les linguistes. On pourrait même aller jusqu'à opposer deux conceptions, l'une linguistique et l'autre non linguistique, du langage et même de la linguistique. Rimmon-Kenan elle-même cède ponctuellement à la tentation de la métaphore linguistique ou philosophico-linguistique, lorsqu'elle écrit par exemple que « l'acte de narration n'a pas seulement une valeur constative, mais également performative ».

Au lieu de parler de « structuralisme », sans autre spécification, il faudrait donc parler de structuralisme « généralisé » et « non linguistique ». Une référence aux travaux des historiens

de la linguistique français s'impose ici (voir notamment Chiss et Puech, 2000, 2001, Puech, 2000, 2013).

Il existe des équivalents des analyses linguistiques de la poésie dans le domaine du récit : ce sont les travaux de S.-Y. Kuroda (1973, 1975, 1979, repris dans Kuroda, 2012) et d'Ann Banfield (1973, 1978, 1981, 1982, 1983). Ils sont le fait de linguistes, formés non par la linguistique structurale mais par la grammaire générative transformationnelle de Noam Chomsky. Ils ont profondément renouvelé les perspectives sur la narration, définie comme la performance linguistique qui consiste en la production d'un récit. Ils ne sont pas cités par Rimmon-Kenan et très peu par les narratologues postclassiques.

Quand le modèle néglige le médium

Réflexions sur le langage, la linguistique et la crise de la narratologie

SHLOMITH RIMMON-KENAN,
Université hébraïque de Jérusalem

« Vieilles lunes que tout cela ! » : j'entends déjà la réaction des lecteurs devant le titre de cette communication. Je la comprends d'ailleurs, car qui se soucie aujourd'hui de la crise de la narratologie, dans un temps où « pour être à la mode, il faut faire de l'histoire et de la politique, agrémentées d'une bonne dose de marxisme et de féminisme » (je cite Lentricchia, p. 197¹, qui ne peut guère être soupçonné d'hostilité à l'égard de ces courants) ? Cependant, le fait même que beaucoup d'entre vous puissent ranger mon propos au rayon des vieilles lunes fait partie de la question qui m'intéresse ici. Comment se fait-il que la narratologie, qui a connu l'essor que l'on sait jusqu'à une date récente, semble aujourd'hui être au point mort ? D'où vient cette lassitude, ce sentiment d'assister à la fin d'une époque, qui se sont installés dans la discipline depuis quelques années ? Dans cette communication, je me propose d'analyser un aspect méconnu de la crise, en espérant que ces réflexions permettront d'ouvrir la voie à un renouveau de la discipline.

1. Sauf indication contraire, toutes les traductions des citations sont de moi [NdT].

Mais d'abord que faut-il entendre par narratologie ? Pris au sens large, le terme peut désigner la théorie narrative sans spécifications particulières : en ce sens, la narratologie est bien vivante et ce colloque suffit à en témoigner. Mais je prends ici narratologie dans un sens étroit. Pour moi, comme pour la plupart de ceux qui utilisent le terme, la narratologie désigne la branche de la théorie narrative qui s'est développée, essentiellement en France, dans les années 1960 et au début des années 1970, sous l'égide du structuralisme et de son ancêtre, le formalisme. Introduite dans le monde anglo-saxon dans le courant des années 1970, elle a connu toutes sortes d'applications, modifications, tentatives de synthèse, jusqu'au début des années 1980. C'est alors, selon moi, que les choses ont commencé à se dégrader. Je reconnais néanmoins que cette idée n'est pas universellement partagée. Je me souviens d'un échange que j'ai eu avec Gérard Genette, après une conférence donnée à l'Université de Jérusalem, il y a environ deux ans. Je lui demande son avis sur ce que j'appelle, de façon un peu provocatrice, la « mort de la narratologie ». Il me répond, avec un sourire serein : « J'espère que cette question est un exemple de discours indirect libre... ».

Pour ma part, j'éprouve fortement le « sentiment d'une fin ». Je ne pense pas qu'il soit dû uniquement à un désamour momentané que j'aurais pour la discipline (même si ce désamour existe, je ne songe pas à le nier). Il vient aussi de l'accumulation des attaques provenant de l'extérieur et des signes de détresse perceptibles de l'intérieur même de la narratologie. Je reviendrai sur les principales critiques provenant de l'extérieur. Mais c'est en donnant la parole à une « voix de l'intérieur » que je voudrais engager la réflexion. Cette voix est celle de Mieke Bal dans une recension critique portant sur trois livres parus presque simultanément, de Stanzel (1984), Genette (1983) et Brooks (1984) : « [...] ces trois livres, écrit-elle, nous racontent quelque chose sur l'histoire récente d'une discipline qui est aujourd'hui en crise, parce qu'elle est arrivée à un point où il est difficile de dire si le paradigme a été surexploité ou s'il n'a pas été adopté complètement » (« Tell-Tale Theories », p. 555). Je laisse pour le moment de côté la question de savoir si le paradigme a été

sur- ou sous-exploité (ainsi que la notion même de paradigme) et voudrais m'attarder plus particulièrement sur le sentiment de la crise.

La crise peut probablement être attribuée en partie à l'évolution de la mode, ou – pour le dire de façon plus neutre – au fait que les gens en ont assez de faire toujours la même chose et ont envie de faire autre chose que de la narratologie. D'où l'attrait exercé par de nouveaux modes de pensée visant à dépasser les certitudes temporaires du structuralisme et de la narratologie. Leurs représentants entendent ainsi dénoncer les « mythes » de l'objectivité ou de la scientificité, les « illusions » du métalangage, de la littérarité, de la clôture du texte (pour ne citer que quelques exemples). Comme c'est souvent le cas dans les époques de transition, les nouvelles tendances, écoles, visions du monde ne se contentent pas de remettre en cause les postulats de base de celles qui les ont précédées ; elles recensent également les objets qui ont été exclus du champ de l'analyse, ce qui – à les en croire, du moins – a fini par jeter le discrédit sur le ou les mouvements considérés. C'est ainsi que le structuralisme et la narratologie sont souvent accusés d'avoir exclu l'interprétation, le lecteur, le référent, l'idéologie (à nouveau pour ne mentionner que quelques sujets de recherche, qui du reste se recourent partiellement). Pour certains chercheurs, le fond du problème réside dans l'acte même de mettre en parenthèses un certain nombre de sujets, qui va de pair avec la conception d'un système clos ; pour d'autres, c'est la nature des sujets mis entre parenthèses qui est la source de toutes les difficultés. D'autres encore (parmi lesquels je m'inclus) pensent que la mise entre parenthèse initiale était à la fois légitime et nécessaire pour mettre au jour les lois générales sous-jacentes à la diversité des phénomènes narratifs (voir aussi Brooks, « Fiction and Its Referents », p. 73) ; mais une fois que ces lois ont été (plus ou moins) découvertes – ce qui, selon moi, est un signe de réussite –, il convient impérativement de reprendre l'étude des problèmes qui ont été négligés. Cette deuxième étape oblige à modifier sensiblement le système, ce qui ne signifie pas

l'abandonner en tout, contrairement à ce que pensent beaucoup de théoriciens aujourd'hui.

Comme la plupart des sujets mis entre parenthèses ont déjà fait l'objet de nombreuses discussions dans les revues spécialisées, j'ai choisi de centrer mon propos sur un aspect moins fréquemment relevé par les détracteurs de la narratologie. Comme mon titre l'indique clairement, je veux parler de l'exclusion du langage. Je sais que cela peut paraître contre-intuitif. Comment puis-je parler de l'exclusion du langage dans une discipline issue à l'origine du structuralisme, alors que c'est précisément l'étude du langage (par Jakobson et d'autres) qui a fait la célébrité de ce mouvement ? L'assertion peut paraître paradoxale, mais je crois pouvoir la soutenir : la même école qui a fait porter tout l'accent sur l'aspect linguistique de la poésie a presque totalement ignoré cet aspect dans son analyse du récit. J'entends à nouveau les objections : comment puis-je affirmer que l'aspect linguistique a été ignoré dans l'analyse du récit, alors que tant de théories narratologiques ont recours précisément à des modèles linguistiques ? C'est là un autre paradoxe (j'utilise le mot « paradoxe » au sens familier du terme) : la linguistique, qui a été en effet la discipline maîtresse pour la narratologie, a été principalement appliquée aux aspects non verbaux du récit (l'« histoire », la succession des événements, considérée indépendamment du médium qui la prend en charge, en l'occurrence le médium verbal). Mes contradicteurs les plus difficiles à convaincre me rétorqueront certainement : comment pouvez-vous vous plaindre de la mise entre parenthèses du médium verbal, alors que de nombreux narratologues se sont intéressés à la question des discours direct, indirect et indirect libre ? Il est clair que le temps est venu de décrire la mise entre parenthèses du langage dans les différents modèles narratologiques, de préciser en quel sens je prends le terme « langage » et de tracer les voies par lesquelles, je pense, il pourrait être réintégré avec profit dans la discipline.

Globalement, on peut distinguer deux courants narratologiques principaux², qui ont tous les deux sous-estimé l'importance du langage. Le premier cherche à dégager la structure narrative sous-jacente, parfois appelée « narrativité », qui est censée pouvoir être isolée du texte, au moins pour les besoins de la description. Bremond écrit :

[...] le sujet d'un conte peut servir d'argument pour un ballet, celui d'un roman peut être porté à la scène ou à l'écran, on peut raconter la fin d'un film à ceux qui ne l'ont pas vu. Ce sont des mots qu'on lit, ce sont des images qu'on voit, ce sont des gestes qu'on déchiffre, mais à travers eux, c'est une histoire qu'on suit ; et ce peut être la même histoire (Bremond, p. 4).

Les chercheurs se réclamant de ce type d'approche s'attachent à séparer l'histoire du discours (ou du « texte ») et à en analyser la « structure profonde » (Lévi-Strauss, Greimas) ou la « structure de surface » (Propp, Bremond, Pavel, Prince). L'entreprise étant basée sur l'affirmation que l'« histoire » est une structure indépendante de tout médium, elle exclut logiquement l'étude du langage (de même que celle des plans filmiques, des gestes, etc. dans d'autres médias).

Au lieu de s'intéresser à une « narrativité » distincte de sa manifestation dans un médium donné, le deuxième courant étudie les aspects proprement narratifs des textes littéraires (c'est-à-dire des textes verbaux désignés conventionnellement sous le nom de littérature). Les chercheurs travaillant dans ce domaine n'étudient pas l'« histoire » en tant que telle, mais les relations entre l'histoire et sa disposition dans le texte, envisagées selon des divisions binaires ou ternaires : « fable » et « sujet » chez les formalistes russes, « histoire » et « discours » chez Chatman, « histoire », « récit » et « narration » chez Genette, « histoire », « récit » et « texte narratif » chez Bal, « histoire », « texte » et « narration » dans ma propre contribution. On peut

2. Pour une présentation détaillée de ces courants (mais qui aboutit à des conclusions radicalement différentes des miennes), voir Mathieu-Colas, 91-110.

s'étonner d'une contradiction apparente. Bien qu'un terme comme « texte » (que j'utilise moi-même) semble impliquer un rapport au langage, et bien que Bal définisse explicitement le « texte narratif » comme une « mise en mots » (*Narratologie*, p. 8), aucun de nous ne consacre un chapitre, ni même une partie de chapitre, au langage au sens où je l'entends dans ces pages³. De la même façon, bien que la narration soit définie comme l'acte oral ou écrit qui produit le récit, ce qui implique évidemment le langage, on ne trouve guère que des allusions au langage dans le modèle narratologique de Genette. Il faut bien voir d'ailleurs que la narration, loin d'être une catégorie séparée, se confond en fait avec un des aspects du récit (celui que Genette appelle la « voix »), de sorte que le modèle ternaire se laisse réduire à une opposition binaire entre histoire et discours. D'autre part, dans le chapitre consacré à la voix (plus exactement à la « personne »), Genette remplace la distinction linguistique entre les récits à la première et à la troisième personne par une distinction non linguistique, fondée sur la présence ou l'absence du narrateur dans l'histoire qu'il raconte⁴. Il en va de même dans mon propre ouvrage. Certes, je fais très attention à ne pas réduire la division ternaire à une opposition binaire, et je fais bien de la narration une catégorie à part entière. Cependant, cette catégorie se divise en deux sous-catégories : 1) « Les niveaux et les voix » (où la voix désigne la présence ou l'absence du narrateur dans l'histoire qu'il raconte, dans la droite ligne de Genette) ; 2) « Les représentations du discours », à savoir les discours direct, indirect et indirect libre, cette dernière sous-catégorie constituant finalement le seul phénomène langagier que j'étudie en détail.

Ce second courant de recherche – que Bal appelle la « narratologie littéraire » – se donne donc pour objet d'étude

3. Je remercie Chana Herzig, qui a traduit *Narrative Fiction* en hébreu et qui est aussi critique littéraire elle-même, pour m'avoir signalé ce fait et m'avoir incitée à clarifier ma position concernant le rôle du langage dans la narratologie.

4. Voir au contraire l'importance accordée par Cohn à la personne grammaticale (*Transparent Minds : Narrative Modes for Presenting Consciousness in Fiction*) et la façon dont elle s'est opposée à Genette sur ce point (« Nouveaux nouveaux discours du récit »).

la composition ou la disposition de l'histoire dans le texte, mais non (ou en tout cas très insuffisamment) sa verbalisation. Ce fait n'est d'ailleurs pas totalement dépourvu de justification. Le langage tel qu'il est utilisé dans les textes littéraires n'a rien de proprement *narratif*; c'est un moyen d'expression (ou un médium) commun à toutes les productions littéraires : son étude se situe donc clairement dans un au-delà de la narratologie. Chatman, qui parle de « manifestation » pour ce que j'appelle « médium », se donne une justification différente pour mettre entre parenthèses ce niveau : « Nous devons distinguer le discours de sa manifestation matérielle – sous forme de mots, de dessins ou autres. Cette dernière s'assimile à la *substance* de l'expression narrative, même lorsque la manifestation constitue elle-même un système sémiotique à part entière » (*Story and Discourse*, p. 23-24). Son livre ayant pour objet la forme narrative, par opposition à la substance (dans le sens que ces termes ont chez Hjelmslev), la manifestation est exclue de son analyse.

Rétrospectivement, il me semble qu'au lieu de reléguer le langage à l'extérieur de la structure narrative et de le considérer comme non pertinent pour son étude, il conviendrait plutôt d'inverser la perspective et de poser que le langage est l'élément déterminant de cette structure, avec ses deux ou trois niveaux, selon le modèle considéré. Mais que faut-il entendre exactement par langage ? Je distinguerai deux sens du terme : 1) le langage en tant que médium, désignant le fait que la transmission de l'histoire se fait à l'aide de mots (plutôt qu'à l'aide de plans cinématographiques, de gestes, etc.)⁵; 2) le langage en tant qu'acte, désignant le fait que l'histoire est racontée par quelqu'un à destination de quelqu'un d'autre et que l'acte de narration n'a pas seulement une valeur constative, mais également performative.

5. Ma position ici est donc à l'opposé de celle de Phelan, qui écrit : « [...] il ne s'agira pas de s'interroger sur les ressemblances et les différences entre le langage et les autres médias représentationnels ; la problématique est plutôt d'ordre stylistique » (p. 6-7).

Commençons par le langage en tant que médium. À l'instar des autres médias, le langage possède un certain nombre de propriétés, qui à la fois ouvrent des possibilités et imposent des contraintes, lesquelles informent la structure de la narration, du texte et même de l'histoire. Il y a deux façons d'entendre cette proposition. La première est celle de Todorov, lorsqu'il écrit dans un de ses premiers ouvrages : « Le sens n'existe pas avant d'être articulé et perçu [...] ; il n'existe pas deux énoncés au sens identique si leur articulation s'est déroulée différemment » (*Littérature et signification*, p. 20). (On notera que ce relativisme total n'est pas maintenu de façon cohérente dans ses propres analyses de l'histoire, que ce soit dans « Les catégories du récit littéraire », 1966, ou dans *Grammaire du Décaméron*, 1969.)

On en déduit que, pour Todorov, ce n'est jamais la « même histoire » qui est racontée dans différents médias (ou dans différents actes de narration à l'intérieur du même médium). Je soutiendrai une position plus nuancée. On peut admettre la possibilité de reconnaître la « même histoire », sans pour autant considérer que « [la] transposabilité de l'histoire est l'argument le plus fort en faveur de l'affirmation que les récits sont des structures indépendantes de tout médium » (*Story and Discourse*, p. 20). Selon cette position, la transposabilité de l'histoire s'explique par le fait que les médias en question présentent des propriétés communes, ce qui est une façon de souligner la dépendance, et non l'indépendance, de l'histoire par rapport au médium (je m'inspire ici des arguments de Herzig, 1988).

Je serai même tentée d'aller plus loin et de dire (de façon quelque peu subversive) qu'une séquence d'événements ne devient histoire que lorsqu'elle a été verbalisée. Les événements eux-mêmes, et même les événements pris en charge par un autre médium, gestuel ou iconique, comme dans le mime, la danse, le théâtre⁶, ne constituent une histoire qu'à partir du moment où ils sont racontés – c'est la raison pour laquelle les études narratologiques de l'« histoire » sont en fait des études

6. Je laisse de côté le théâtre *Nô*, la danse indienne et d'autres formes d'expression arbitraires, en cela semblables au langage, que je considère comme des cas particuliers.

de la transmission verbale (par le narratologue) d'événements (éventuellement) non verbaux. Dans un autre ordre d'idées, on pourrait dire aussi que les relations chronologiques et causales qui sont généralement considérées comme nécessaires pour transformer un ensemble d'événements en histoire ne sont pas des « choses du monde », mais des concepts que nous projetons sur le monde ; or comment exprimer des concepts autrement que par le langage ? Contrairement aux apparences, ce raisonnement – qui a donné lieu à des discussions sans fin dans l'histoire de la philosophie – ne débouche pas sur une réduction de tous les médias au médium verbal, mais seulement sur une conception de l'« histoire » qui met l'accent sur sa dépendance à l'égard du langage pour son existence même (après tout, l'« histoire » n'est pas faite d'événements du monde, mais de la reconstruction d'événements représentés). Il débouche aussi sur la remise en question de la secondarité implicite (et parfois involontaire) où est confiné le langage dans la tradition formaliste-structuraliste, comme en attestent certaines expressions, comme « la disposition de l'histoire dans le texte », « la verbalisation de l'histoire », « la composition de l'histoire » (expressions que j'ai utilisées moi-même dans les pages précédentes). Au total, j'affirme donc que l'« histoire » est fondamentalement de nature verbale et par conséquent que l'« histoire » et le « texte » ne sont pas des phénomènes ontologiquement différents, mais plutôt des versions différentes de récits également verbaux (ce que révèle d'ailleurs la quasi-synonymie des mots « histoire » et « récit⁷ »). Mais ma subversion s'arrête là. Selon moi, ces affirmations n'aboutissent pas nécessairement au démantèlement ou à la déconstruction de la distinction entre ces deux niveaux ou aspects du récit, et elles n'enlèvent rien non plus à l'intérêt qu'on peut porter aux différences qui existent entre eux. En cela, je ne suis pas une révolutionnaire, mais plutôt une réformatrice de l'intérieur.

Intéressons-nous de plus près au médium verbal lui-même. Une des propriétés du langage, sur laquelle on a beaucoup insisté, est sa linéarité, qui autorise toutes sortes de manipulations

7. En français dans le texte [NdT].

du continuum textuel, mais qui exclut aussi la possibilité de présenter une simultanéité d'informations. La question du continuum textuel a donné lieu à d'excellents travaux de recherche, que ce soit chez Hrushovski, Sternberg, Perry et toute l'École de poétique de Tel-Aviv, ou chez différents spécialistes du *reader-response criticism* (le continuum textuel et le processus de lecture sont en effet un seul et même phénomène considéré sous deux angles différents). Mais beaucoup d'autres propriétés du langage n'ont pas été suffisamment explorées : sa nature digitale, son caractère corrélativement arbitraire et différentiel, son indétermination structurelle, son itérabilité, son caractère abstrait. Or elles informent la structure de tous les niveaux narratifs. Quant aux recherches sur la linéarité, elles se sont principalement concentrées sur le texte, au détriment de l'histoire et de la narration.

Pour pouvoir réintégrer le médium, la narratologie doit se vouloir au moins en partie comparative, s'attacher à explorer les ressemblances et les différences entre les médias et réfléchir aux conséquences que celles-ci peuvent avoir sur l'histoire, le texte et la narration. Il me semble 1) que la plupart des différences entre les médias se révèlent être des différences de degré plutôt que de nature, et 2) que ce qui est une contrainte dans un médium peut être seulement de l'ordre de la possibilité dans un autre.

Il serait vain de vouloir présenter une théorie ou une étude empirique exhaustive des différents médias dans le cadre nécessairement limité de cette communication. Je dois reconnaître aussi que je n'ai rien de réellement abouti à proposer à ce stade. Il y a quelques années Chatman a publié une étude comparée d'une nouvelle de Maupassant, « Une partie de campagne », et de son adaptation cinématographique, réalisée par Renoir, en se concentrant spécifiquement sur le traitement de la description et du point de vue (« What Novels Can Do », p. 120-140). Je renvoie les lecteurs à cette étude, qui montre bien les possibilités ouvertes par les propriétés des deux médias et la façon dont certaines limitations ont été dépassées pour devenir la source d'innovations créatrices. Je me contenterai d'y ajouter quelques exemples personnels. En considérant simultanément

l'indétermination du langage et ce que Chatman appelle la « sur-spécification visuelle » du cinéma (p. 126), on se rend compte que le langage est un médium privilégié pour représenter des mondes ou des personnages incomplets. La littérature peut ainsi éviter toute description physique d'un personnage, alors que le cinéma n'a pas cette possibilité : il est obligé de montrer l'apparence physique, puisque ce sont les images des acteurs qui sont projetées sur l'écran. Il est vrai que le cinéma peut donner à voir des ombres ou des reflets, plutôt que des images parfaitement définies, si bien que la différence est moins de nature que de degré. L'indétermination et le caractère abstrait du langage font aussi que la littérature se prête mieux que le théâtre ou le cinéma, par exemple, à la représentation de rêves, d'hallucinations et d'autres phénomènes analogues. Au théâtre ou au cinéma, ces phénomènes sont généralement dotés d'un plus haut degré de substantialité, et ce même lorsque certaines techniques (fondus, surimpressions, effets d'éclairage, etc.) sont utilisées. D'un autre côté, le fait que la plupart des langues naturelles emploient des verbes ou des copules existentiels rend impossible d'échapper à un « effet d'existence » (même si tous les philosophes ne sont pas d'accord sur ce point). Je ne connais qu'une tentative pour affronter ce problème. Avec *Between*, publié en 1968, Christine Brooke-Rose réussit le tour de force d'écrire tout un roman sans utiliser le verbe « être ». L'héroïne est une interprète de conférence, qui passe sa vie à voyager à travers le monde, traduisant les idées des autres sans en avoir aucune à elle. Cette expérience est intensifiée par l'absence du verbe « être », généralement remplacé par des verbes d'action, ce qui communique (ou plutôt qui crée) une impression de dépersonnalisation et d'agitation perpétuelle. Il est intéressant de noter que l'absence du verbe « être » est restée inaperçue jusqu'à ce que Brooke-Rose elle-même la révèle dans un article qui paraîtra bientôt⁸.

L'exemple du verbe « être » nous fait cependant sortir des limites de notre sujet, car il ne concerne pas les propriétés du

8. Voir Brooke-Rose, 1989 [*NdT*].

médium verbal, mais plutôt celles des langues naturelles (même si, comme je l'ai dit précédemment, il s'agit de la plupart d'entre elles). Il me semble dès lors qu'une mise en garde est nécessaire, sur laquelle je voudrais conclure cette présentation du langage en tant que médium. Dans le modèle d'analyse que je viens d'esquisser, il est important d'éviter les confusions entre : 1) les propriétés techniques et sémiotiques des médias eux-mêmes ; 2) les propriétés des langues naturelles, considérées ensemble ou isolément ; 3) les propriétés qui définissent le style individuel d'un auteur, d'un réalisateur, voire d'un texte ou d'un film donnés⁹. Toutes ces propriétés peuvent avoir des conséquences sur la structure narrative, mais *a priori* de différentes façons. Il faudrait donc les étudier séparément (quitte à examiner leurs relations dans un second temps).

J'en viens maintenant au langage en tant qu'acte. Dans les paragraphes précédents, j'ai souligné la centralité du médium verbal dans l'acte de narration, mais je me suis surtout concentrée sur le rôle du langage dans la détermination des relations entre le texte et l'histoire – l'hypothèse de la dépendance de l'histoire par rapport au langage me paraissant la plus stimulante car la plus neuve dans le contexte de la narratologie. Dans ma présentation du langage en tant qu'acte, je m'intéresserai plus spécifiquement à la narration, ainsi qu'aux relations entre le texte et la narration. Comme l'écrit Herrnstein-Smith,

On peut concevoir un modèle alternatif au modèle narratologique courant, selon lequel les récits seraient considérés non seulement comme des *structures*, mais aussi comme des *actes*, dont les caractéristiques – comme celles de tous les autres actes – dépendent des conditions dans lesquelles ils sont accomplis. Le discours narratif se définirait dès lors de façon minimale comme le fait que *quelqu'un raconte à quelqu'un d'autre que quelque chose s'est passé*. Cette définition a notamment le mérite de montrer la relation que le discours narratif entretient avec les autres formes de discours et partant avec les autres conduites verbales,

9. Voir Herrnstein-Smith (p. 222), pour une liste complète des confusions opérées, selon elle, par Chatman dans l'étude précédemment citée.

symboliques et sociales en général (« Narrative Versions, Narrative Theories », p. 231-232).

Je ne suis pas sûre qu'on puisse parler de modèle alternatif au modèle narratologique courant ; je le vois plutôt comme une tentative pour compléter ce modèle¹⁰. Je ne cautionne pas l'attaque menée par Herrnstein-Smith contre « le modèle à double niveau de la structure narrative » (p. 215). En revanche, j'estime que son insistance sur le langage en tant qu'acte est salutaire et pourrait donner une impulsion décisive au renouvellement de la narratologie. En effet, elle permet le passage de la langue au discours (dans l'acception de Bakhtine), le concept de discours résumant des problèmes tels que la motivation, la téléologie, les conditions de production et de réception. D'autre part, la question de « l'intérêt » que peuvent avoir l'une et l'autre partie « à raconter ou à écouter [l]e récit » (Herrnstein-Smith, p. 233) peut être posée aussi bien à propos des narrateurs et des narrataires fictionnels qu'à propos de l'auteur et du lecteur « réels », situés hors du monde fictionnel. Dans les deux cas, ces considérations aboutissent à montrer la continuité qui existe – comme le dit Herrnstein-Smith – entre le discours narratif et les autres formes de discours et partant l'ensemble des conduites sociales en général. Bien qu'il existe dans les deux types de transaction narrative, je pense tout de même que le lien avec le monde réel est plus fort ou en tout cas plus direct dans la transaction qui implique l'auteur et le lecteur réels. En tout état de cause, on entrevoit ici la possibilité de remédier à certaines omissions de la narratologie, concernant notamment le lecteur, l'interprétation, l'idéologie ou encore le référent.

On peut concevoir différentes façons d'analyser cet aspect du langage : en s'appuyant sur la théorie des actes de langage, ou en prolongeant les perspectives esquissées par Herrnstein-Smith,

10. On peut d'ailleurs noter que, tout en se prononçant en faveur d'un modèle alternatif, Herrnstein-Smith elle-même utilise le mot « aussi ». Il me semble en effet qu'il est plus intéressant de considérer que les deux positions sont complémentaires et non opposées.

ou encore à travers le prisme de la théorie du désir de Brooks (1984) ou de la notion de séduction de Chambers (1984), érigées au rang de principes directeurs de la composition du texte (et aussi bien sous des formes encore inconnues dans la théorie narrative, ou simplement inconnues de moi). Puisque nous avons la chance d'avoir Brooks et Chambers avec nous dans ce panel, permettez-moi de dire quelques mots au sujet de leurs approches respectives de l'acte de narration, en supposant que leurs ouvrages sont connus du public. Un des problèmes posés par le modèle de Brooks est ce que j'ai appelé ailleurs sa « tendance à la thématization ou à l'allégorisation » (1987, p. 178). En affirmant que « les récits à la fois racontent le désir – présentent généralement une histoire de désir –, et suscitent ou utilisent le désir en tant que dynamique d'engendrement de la signification » (*Reading for the Plot*, p. 37), Brooks glisse trop facilement de la considération du « désir du récit » à celle du « récit du désir » – le désir étant ici un phénomène purement thématique. De la même façon, son modèle transférentiel trouve à s'illustrer principalement par des exemples dans lesquels la situation narrative est dramatisée (c'est-à-dire où un narrateur-personnage s'adresse à un narrataire-personnage). Il se situe donc davantage dans le domaine de la psychologie des personnages que dans celui de l'« énergétique textuelle ». Le livre de Chambers soulève des problèmes analogues, que j'exposerai dans la réponse que je ferai à sa communication.

Le devenir thématique du désir ou de la séduction en tant que forces motrices de l'acte de narration pose un réel problème; cependant, il est presque impossible de l'éviter dans le contexte créé par la narratologie. Posons-nous la question : à qui attribuer le désir ou la séduction ? L'auteur réel et l'auteur implicite ont été exclus de la plupart des analyses narratologiques. Le narrateur et le focalisateur – notamment lorsqu'ils sont extradiégétiques – ont été vidés de leur contenu sémantique et sont devenus de pures *instances* narratologiques (Chambers parle de « cases vides » dont le contenu est déterminé par ce qui est prédié)

dans le discours lui-même, « The Joke's on Us¹¹ »). Par conséquent, il paraît naturel d'attribuer le désir et la séduction aux personnages ou aux narrateurs-personnages. Certes, eux aussi ont été vidés de leur plénitude sémantique, mais la narratologie les considère au moins comme la somme de leurs actions, et le désir et la séduction peuvent être subsumés – même si ce n'est pas tout à fait sans effort – sous la catégorie de l'action. L'alternative consisterait à attribuer la motivation au récit lui-même, mouvement qui – un peu comme le fameux « inconscient du texte » – n'est pas sans poser problème, puisqu'il revient à personnifier le récit (ou le texte) après avoir dépersonnalisé tout ce qui était traditionnellement considéré comme créant un effet de personne à l'intérieur du texte.

Ici comme ailleurs au cours de cet exposé, j'ai bien conscience d'avoir soulevé un certain nombre de problèmes sans toujours pouvoir apporter de solutions. En effet, il ne s'agit que d'une esquisse préliminaire, le but étant de débayer le terrain en vue de recherches ultérieures plus approfondies. J'ai rappelé les raisons qui ont été avancées pour expliquer la crise de la narratologie et j'ai émis ma propre hypothèse, selon laquelle la mise entre parenthèse du langage pourrait avoir contribué à jeter le discrédit sur la discipline. À la suite de ce « diagnostic », j'ai essayé de montrer que le langage en tant que médium et le langage en tant qu'acte pouvaient être considérés l'un et l'autre comme des éléments déterminants de la narration, du texte et même de l'histoire. J'ai indiqué les voies dans lesquelles les recherches pourraient être poursuivies et j'ai mentionné quelques-uns des problèmes qu'elles seraient susceptibles de rencontrer. Cependant, l'essentiel du travail reste à faire. Si bien qu'au moment de clore cet exposé, je me sens un peu comme le psychanalyste de *Portnoy et son complexe*, s'adressant à son patient

11. « The Joke's On Us, or : Controlling the Uncontrollable (Narrative and Other Triangles) » (titre de la communication de Ross Chambers au congrès de 1988), rebaptisé « Narrative and Other Triangles » ; voir Chambers, 1989 [NdT].

dans la dernière phrase du roman : « Pon (*dit le docteur*). Alors, maintenant, nous beut-être bouvoir gommencer, oui ?¹² ».

Traduit de l'anglais (Israël) par Sylvie Patron

12. Trad. Henri Robillot (p. 372) [*NdT*].

Références bibliographiques

- ALBER, Jan, et FLUDERNIK, Monika, éd. (2010), *Postclassical Narratology : Approaches and Analysis*, Columbus, The Ohio State University Press, coll. « Theory and Interpretation of Narratives ».
- BAL, Mieke (1977), *Narratologie. Essais sur la signification narrative dans quatre romans modernes*. Paris, Klincksieck.
- (1986), « Tell-Tale Theories », *Poetics Today*, vol. 7, n° 3, p. 555-564.
- BANFIELD, Ann (1973), « Narrative Style and the Grammar of Direct and Indirect Speech », *Foundations of Language*, n° 10, p. 1-39 ; « Le style narratif et la grammaire du discours direct et indirect », trad. Mitsou Ronat, *Change*, n° 16-17, 1973, p. 188-226.
- (1978), « The Formal Coherence of Represented Speech and Thought », *A Journal for Descriptive Poetics and Theory of Literature (PTL)*, n° 3, p. 289-314.
- (1979), « The Nature of Evidence in a Falsifiable Literary Theory », in Berel Lang, éd., *The Concept of Style*, Philadelphie, Cornell University Press/University of Pennsylvania Press, p. 183-211.
- (1981), « Reflective and Non-Reflective Consciousness in the Language of Fiction », *Poetics Today*, vol. 2, n° 2, p. 61-76.
- (1982), *Unspeakable Sentences : Narration and Representation in the Language of Fiction*, Boston, Londres, Melbourne et Henley, Routledge et Kegan Paul.
- (1995 [1982]), *Phrases sans parole. Théorie du récit et du style indirect libre*, trad. Cyril Veken, Paris, Éditions du Seuil.
- (1983), « Linguistic Competence and Literary Theory », in John Fisher, éd., *Essays on Aesthetics : Perspectives on the Work of Monroe C. Beardsley*, Philadelphie, Temple University Press, p. 201-234.
- BREMOND, Claude (1973 [1964]), « Le message narratif », *Communications*, n° 4, p. 4-32, rééd. in *Logique du récit*, Paris, Le Seuil, coll. « Poétique », p. 11-47.
- BROOKE-ROSE, Christine (1968), *Between*, Londres, Michael Joseph.
- (1989), « Stories, Theories and Things », *New Literary History*, vol. 21, n° 1, p. 121-131, rééd. in *Stories, Theories and Things*, Cambridge University Press, 1991, p. 3-15.

- BROOKS, Peter (1983), « Fiction and Its Referents : A Reappraisal », *Poetics Today*, vol. 4, n° 1, p. 73-75.
- (1984), *Reading for the Plot*, New York, Knopf.
- CHAMBERS, Ross (1984), *Story and Situation : Narrative Seduction and the Power of Fiction*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- (1989), « Narrative and Other Triangles », *The Journal of Narrative Technique*, vol. 19, n° 1, p. 31-48.
- CHATMAN, Seymour (1978), *Story and Discourse : Narrative Structure in Fiction and Film*, Ithaca, Cornell University Press, rééd. 1980.
- (1980), « What Novels Can Do That Films Can't (and Vice Versa) », *Critical Inquiry*, vol. 7, n° 1, pp. 121-140, rééd. in W. J. T. Mitchell, éd., *On narrative*, Chicago et Londres, The University of Chicago Press, 1981, pp. 117-136.
- CHISS, Jean-Louis, et PUECH, Christian (2000), « Saussurisme et structuralisme dans les années 1960-1970 en France : Linguistique, théorie littéraire et philosophie », *Historiographia linguistica*, vol. 27, n° 3, p. 279-288.
- (2001), « Structuralisme : structuralisme linguistique, structuralisme et philosophie », in *Dictionnaire des genres et notions littéraires*, 2^e éd., Paris, Encyclopaedia Universalis/Albin Michel, p. 793-820.
- COHN, Dorrit (1978), *Transparent Minds : Narrative Modes for Presenting Consciousness in Fiction*, Princeton, NJ, Princeton University Press.
- (1981 [1978]), *La Transparence intérieure. Modes de représentation de la vie psychique dans le roman*, trad. Alain Bony, Paris, Le Seuil, coll. « Poétique ».
- COHN, Dorrit, et GENETTE, Gérard (1985), « Nouveaux nouveaux discours du récit », *Poétique*, n° 61, p. 101-109.
- FLUDERNIK, Monika (2005), « Histories of Narrative Theory (II) : From Structuralism to the Present », in James Phelan et Peter Rabinowitz, édés., *A Companion to Narrative Theory*, Malden, Blackwell Publishing, p. 36-59.
- GENETTE, Gérard (1972), « Discours du récit. Essai de méthode », *Figures III*, Paris, Le Seuil, coll. « Poétique », rééd. sous le titre *Discours du récit*, coll. « Points », 2007.
- (1983), *Nouveau discours du récit*, Paris, Le Seuil, coll. « Poétique », rééd. à la suite de *Discours du récit*, coll. « Points », 2007.

- HERMAN, David (1999), « Introduction : Narratologies », in David Herman, éd., *Narratologies : New Perspectives on Narrative Analysis*, Columbus, Ohio State University Press, p. 1-30.
- (2005), « Toward a Transmedial Narratology », in Marie-Laure Ryan, éd., *Narrative Across Media : The Language of Storytelling*, Lincoln, University of Nebraska Press, p. 47-75.
- HERRNSTEIN-SMITH, Barbara (1980), « Narrative Versions, Narrative Theories », *Critical Inquiry*, vol. 7, n° 1, p. 213-236.
- HERZIG, Chana (1988), « Language, Narratology, Literariness : On the Delineation of Narratological and Literary Theories » (en hébreu), *Dapim (Pages) : A Journal for Literary Studies*, n° 4, p. 267-284.
- KURODA, S.-Y. (1973), « Where Epistemology, Style and Grammar Meet – a Case Study from Japanese », in Stephen R. Anderson et Paul Kiparsky, éd., *A Festschrift for Morris Halle*, New York, Holt, Rinehart et Winston, pp. 377-391 ; « Où l'épistémologie, la grammaire et le style se rencontrent : examen d'un exemple japonais », trad. Cassian Braconnier, *Aux quatre coins de la linguistique*, Paris, Le Seuil, coll. « Travaux linguistiques », 1979, p. 235-259.
- (1975) « Réflexions sur les fondements de la théorie de la narration », in Julia Kristeva, Jean-Claude Milner et Nicolas Ruwet, éd., *Langue, discours, société. Pour Émile Benveniste*, Paris, Le Seuil, p. 260-293.
- (1979), « Some Thoughts on the Foundations of the Theory of Language Use », *Linguistics and Philosophy*, vol. 3, n° 1, p. 1-17.
- (2012), *Pour une théorie poétique de la narration*, essais de S.-Y. Kuroda, traduits de l'anglais (États-Unis) par Cassian Braconnier, Tiên Fauconnier et Sylvie Patron, introduction, notes et édition de Sylvie Patron, Paris, Armand Colin, coll. « Recherches ».
- LENTRICCHIA, Frank (1987), Interview, in Imre Salusinszky, éd., *Criticism in Society : Interviews with Jacques Derrida, Nothrop Frye, Harold Bloom, Geoffrey Hartman, Frank Kermode, Edward Said, Barbara Johnson, Frank Lentricchia, and J. Hillis Miller*, Londres, New York, Methuen.
- MATTHIEU-COLAS, Michel (1986), « Frontières de la narratologie », *Poétique*, n° 65, p. 91-110.
- NÜNNING, Ansgar (2000), « Towards a Cultural and Historical Narratology : A Survey of Diachronic Approaches, Concepts and

- Resarch Projects», in Bernhard Reitz et Sigrid Rieuwerts, édés., *Anglistentag 1999 Mainz : Proceedings*, Trèves, Wiss. Verlag Trier, p. 345-373 ; rééd. sous le titre « Narratology of Narratologies? », in Tom Kindt et Hans-Harald Müller, édés., *Whats Is Narratology? Questions and Answers Regarding the Status of a Theory*, Berlin, Mouton de Gruyter, coll. « Narratologia », 2003, p. 239-275 ; « Narratologie ou narratologies? Un état des lieux des développements récents : propositions pour de futurs usages du terme », trad. Ioana Vultur, in John Pier et Francis Berthelot, édés., *Narratologies contemporaines. Approches nouvelles pour la théorie et l'analyse du récit*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 2010, p. 15-44.
- PHELAN, James (1981), *Worlds From Worlds : A Theory of Language in Fiction*, Chicago, The University of Chicago Press.
- PIER, John, et BERTHELOT, Francis (2010), *Narratologies contemporaines. Approches nouvelles pour la théorie et l'analyse du récit*, Paris, Éditions des archives contemporaines.
- PRINCE, Gerald (2006), « Narratologie classique et postclassique », *Vox Poetica*, en ligne : <http://www.vox-poetica.org/t/articles/prince.html> (consulté le 19 décembre 2013) ; « Classical and/or Postclassical Narratology », *L'Esprit créateur*, vol. 48, n° 2, 2008, pp. 115-123.
- PUECH, Christian (2000), « L'esprit de Saussure : réception et héritage (l'héritage linguistique saussurien : Paris contre Genève) », *Modèles linguistiques*, vol. 21, n° 1, 2000, p. 79-93, rééd. in *Les Dossiers de HEL* (supplément électronique à la revue *Histoire Épistémologie Langage*), n° 3, 2013, URL : <http://htl.linguist.univ-paris-diderot.fr/num3/puech.pdf> (consulté le 20 décembre 2013).
- (2013), « Est-il temps de faire l'histoire du structuralisme en France? », *Les Dossiers de HEL* (supplément électronique à la revue *Histoire Épistémologie Langage*), n° 3, URL : http://htl.linguist.univ-paris-diderot.fr/num3/puech_present.pdf (consulté le 20 décembre 2013).
- RIMMON-KENAN, Shlomith (1983), *Narrative Fiction : Contemporary Poetics*, Londres, Methuen, rééd. Routledge, 2002.
- (1987), « A Review of Peter Brooks' *Reading for the Plot* », *Comparative Literature*, vol. 39, n° 2, p. 176-179.

- (1989), «How the Model Neglects the Medium : Linguistics, Language, and the Crisis of Narratology», *The Journal of Narrative Technique*, vol. 19, n° 1, 1989, p. 157-166.
- (2002), «Towards... Afterthoughts, almost twenty years later», *Narrative Fiction : Contemporary Poetics*, Londres, Routledge, p. 134-149.
- ROTH, Philip (1970 [1967]), *Portnoy et son complexe*, trad. Henri Robillot, Paris, Gallimard, rééd. coll. «Folio», 1973.
- RYAN, Marie-Laure (1991), *Possible Worlds, Artificial Intelligence and Narrative Theory*, Bloomington, Indiana University Press.
- (2004), «Introduction», in Marie-Laure Ryan, éd., *Narrative Across Media : The Language of Storytelling*, Lincoln, University of Nebraska Press, p. 1-40.
- (2005), «On the Theoretical Foundations of Transmedial Narratology», in Jan Christoph Meister, éd., *Narratology beyond Literary Criticism*, Berlin, Walter de Gruyter, coll. «Narratologia», pp. 1-24.
- SHEN, Dan (2001), «Narrative, Reality, and Narrator as Construct : Reflections on Genette's Narrating», *Narrative*, vol. 9, n° 2, p. 123-129.
- (2005), «What Narratology and Stylistics Can Do for Each Other», in James Phelan et Peter Rabinowitz, éd., *A Companion to Narrative Theory*, Malden, Blackwell Publishing, p. 136-149.
- TODOROV, Tzvetan (1966), «Les catégories du récit littéraire» *Communications*, n° 8, p. 125-151, rééd. in Roland Barthes, éd., *L'Analyse structurale du récit (Communications, n° 8)*, Paris, Le Seuil, coll. «Points», 1981, p. 131-157.
- (1967), *Littérature et signification*, Paris, Larousse, coll. «Langue et langage».
- (1969), *Grammaire du Décaméron*, La Haye, Mouton.